

Arthur Rimbaud Recueil Demeny 1870



Dessin de Verlaine, figurant en frontispice de l'édition
des *Poésies complètes* chez Vanier, 1895.

Recueil Demeny

Table des matières

Introduction.....	6
Lot Izambard	6
Lettre à Banville.....	6
Liasse Demeny.....	7
Choix du titre	9
Ordre des textes.....	9
Les Réparties de Nina	10
Deux manuscrits autographes	10
Première publication	10
Lot Izambard	11
Liasse Demeny.....	17
Vénus Anadyomène	23
Deux manuscrits autographes	23
Première publication	23
Lot Izambard	24
Liasse Demeny.....	25
Morts de Quatre-vingt douze... ..	26
Un manuscrit autographe.....	26
Première publication	26
Liasse Demeny.....	27
Première Soirée	28
Deux manuscrits autographes, et une version imprimée.....	28
Première publication	28
Lot Izambard	29
Imprimé <i>La Charge</i>	31
Liasse Demeny.....	33

Sensation.....	35
Deux manuscrits autographes	35
Première publication	35
Lettre à Banville.....	36
Liasse Demeny.....	37
Bal des pendus	38
Deux manuscrits autographes	38
Première publication	38
Liasse Demeny.....	39
Les Effarés	42
Deux manuscrits autographes, et une copie de Verlaine	42
Premières publications	42
Liasse Demeny.....	43
Lettre à Aicard	45
Copie de Verlaine.....	47
Roman.....	49
Un manuscrit autographe.....	49
Première publication	49
Liasse Demeny.....	50
Rages de César.....	52
Un manuscrit autographe.....	52
Première publication	52
Liasse Demeny.....	53
Le Mal.....	54
Un manuscrit autographe.....	54
Première publication	54
Liasse Demeny.....	55

Ophélie.....	56
Trois manuscrits autographes.....	56
Première publication	56
Lettre à Banville.....	57
Liasse Demeny.....	60
Le Châtiment de Tartuffe	62
Un manuscrit autographe.....	62
Première publication	62
Liasse Demeny.....	63
À la Musique.....	64
Deux manuscrits autographes	64
Première publication	64
Lot Izambard	65
Liasse Demeny.....	67
Soleil et chair	69
Deux manuscrits autographes	69
Première publication	69
Lettre à Banville.....	70
Liasse Demeny.....	78
Le Forgeron.....	84
Deux manuscrits autographes	84
Première publication	84
Lot Izambard	85
Liasse Demeny.....	92
Rêvé pour l'hiver	100
Un manuscrit autographe.....	100
Première publication	100
Liasse Demeny.....	101

Ma Bohême.....	102
Un manuscrit autographe.....	102
Première publication	102
Liasse Demeny.....	103
Le Buffet	104
Un manuscrit autographe.....	104
Première publication	104
Liasse Demeny.....	105
L'Éclatante Victoire de Sarrebrück.....	106
Un manuscrit autographe.....	106
Première publication	106
Liasse Demeny.....	107
La Maline	108
Un manuscrit autographe.....	108
Première publication	108
Liasse Demeny.....	109
Au Cabaret-Vert	110
Un manuscrit autographe.....	110
Première publication	110
Liasse Demeny.....	111
Le Dormeur du val.....	112
Un manuscrit autographe.....	112
Première publication	112
Liasse Demeny.....	113

Recueil Demeny

Introduction

Lot Izambard

Georges Izambard fut le premier collectionneur des manuscrits de Rimbaud. Durant l'été 1870, il se vit en effet offrir assez promptement *Ophélie*, *Ce qui retient Nina* (*Les Réparties de Nina*), *À la Musique*, *Comédie en trois baisers* (*Première soirée*) et *Vénus Anadyomène*.

Il classa ces autographes dans une boîte, et ne les ressortit qu'en 1885 à la demande de Verlaine qui préparait l'édition des *Œuvres Complètes* chez Vanier. Un prêt à l'éditeur qui s'éternisa. Izambard dut assigner Vanier devant un commissaire de police pour récupérer son bien. À l'arrivée, plusieurs manuscrits furent manquants.

Cet ensemble des années collège réapparut en 1920 dans la collection Lucien-Graux. Cette collection fut mise en vente en juin 1957 par la veuve. Un lot de sept poèmes reliés de maroquin dont 5 avaient appartenu à Izambard fut acheté 6 220 000 francs par un libraire parisien, Jacques Guérin : *Le Forgeron*, *À la musique*, *Ce qui retient Nina*, *Comédie en trois baisers*, *Ophélie*, ainsi que deux autres textes postérieurs, à savoir *Mémoire* et *Est-elle almée*.

Lettre à Banville

Après une toute première publication dans *La Revue pour tous*, le 2 janvier 1870, avec *Les Étrennes des orphelins*, Rimbaud eut l'audace d'un envoi à Théodore de Banville. Il avait dans l'espoir de voir son nom dans les pages du très glorieux *Parnasse Contemporain*.

Le courrier, daté du 24 mai 1870, est adressé à l'éditeur Alphonse Lemerre (situé au passage Choiseul) et contient trois poèmes : *Par les beaux soirs d'été...* (*Sensation*), *Ophélie* et *Credo in unam* (*Soleil et Chair*).

« Cher Maître, à moi : levez-moi un peu : je suis jeune : tendez-moi la main... »

Banville conserva la lettre sans répondre. Ce n'est que 30 ans après sa mort, en 1920, que l'on retrouve la missive dans ses archives. Elle passa à ce moment-là aux mains de Louis Barthou.

Sans que l'on connaisse les clauses de l'accord, la lettre fut acquise par Jacques Doucet quelques années. Le manuscrit se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (Bibliothèque littéraire Jacques Doucet).

Liasse Demeny

Été 1870. Rimbaud qui vient de bénéficier des plus hautes distinctions à la distribution des prix du Collège Municipal de Charleville décide de quitter le foyer familial. Le 29 août, il part pour Paris. Le voyage est de courte durée : à son arrivée, il est incarcéré pour vagabondage à la prison de Mazas. Il appelle Izambard au secours, dans une lettre datée du 6 septembre. Celui-ci le fait libérer en s'acquittant de la caution. Il l'accueille dans sa maison familiale de Douai.

De là, Rimbaud est rapatrié chez sa mère. Moins d'un mois après, il fugue à nouveau. Il se rend à ce moment-là chez un ami du professeur, Paul Demeny, auteur d'un recueil de poésies intitulé *Les Glaneuses*. Dans l'espoir de séduire un éditeur potentiel, Rimbaud recopie presque tous les textes qu'il a composés cette année-là. Il commence toujours sur le recto et poursuit au verso, sans discontinuer. Seuls *Sensation* et *Morts de Quatre-vingt-douze* débutent sur le verso. Rimbaud savait alors que Demeny était le co-proprétaire de la Librairie artistique, maison d'édition qui avait servi à Demeny pour publier ses propres recueils.

Les pliures étudiées sur les feuillets montrent que Rimbaud transmettait ses poèmes au compte-goutte, en commençant par ses préférés et en terminant par les plus classiques et les plus fastidieux, comme *Le Forgeron* et *Soleil et Chair*.

Il part ensuite sur les sentiers belges. En route, il écrit *Le Dormeur du val*, *Au Cabaret-Vert*, *La Maline*, *L'Éclatante victoire de Sarrebrück*, *Rêvé pour l'hiver*, *Le Buffet* et *Ma Bohême*. Initialement tracés au crayon, Rimbaud les recopie ensuite à l'encre. De retour à Douai, il ajoute les dates et remet la liasse à Demeny. Ce jour-là, il est pressé : sa mère a dépêché un agent de police pour le ramener à Charleville. Ne trouvant pas Demeny chez lui, il dépose son colis avec un mention griffonnée à-la-va-vite :

« Je viens pour vous dire adieu, je ne vous trouve pas chez vous... »

La tradition éditoriale garde cet ordre de reliure voulu par l'auteur. Tous ces manuscrits de septembre et octobre restèrent chez Demeny, qui ne les brûla pas malgré la demande acharnée de Rimbaud.

Une quinzaine d'années plus tard, Demeny — alors devenu directeur de la revue poétique *La Jeune France* — vend l'ensemble à Rodolphe Darzens, qui souhaitait écrire un article sur Rimbaud, appelé désormais « le disparu ».

Le Dormeur du Val et *Le Buffet* furent prêtés à Lemerre pour son édition de *l'Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*, en 1888. Un an plus tard, en janvier 1889, il publie quelques autres poèmes dans son article pour la *Revue indépendante* : *Sensation*, *À la Musique*, *Le Mal* et *Ma Bohême*.

L'année suivante, le 15 mars 1890, *Au Cabaret-Vert* paraît dans *La Revue d'aujourd'hui*. Ayant obtenu quelques grâces auprès d'Izambard, Darzens envisage une édition des *Œuvres complètes*. Il confie alors les fruits de sa récolte à l'éditeur Léon Genonceaux. Celui-ci publia le tout sans le prévenir, en novembre 1891. Les notes de Darzens, qui étaient assez caricaturales, firent scandale. Il dut retirer les exemplaires de la vente pour limiter les dégâts. Genonceaux était déjà en fuite pour un ouvrage licencieux: les manuscrits le suivirent clandestinement jusqu'en Belgique et jusqu'en Angleterre.

Sur la page de garde, quelques indications écrites en anglais suggèrent une mise en vente. Les feuillets ont refait leur apparition dans la collection Pierre Dauze, qui les fit relier sous toile rouge.

Lors de la vente de sa succession, en mai 1914, c'est l'écrivain autrichien Stefan Zweig qui fut preneur. Les autographes passèrent ainsi de nombreuses années à Vienne et Salzbourg. Malgré son exil, Zweig garda le volume avec lui. Après son décès, il passa dans la belle-famille, les Altmann.

C'est en 1986 que les textes entrèrent par donation à la British Library de Londres.

Choix du titre

Nous suivons Steve Murphy pour parler de « Recueil Demeny ». Son jugement sur les autres titres sont est sans appel :

« On a [...] parlé de « recueil de Douai » - mais Douai est aussi la ville où Rimbaud a fréquenté Izambard - et de « Liasse Demeny » ou de « cahier de Douai ». Ces dernières appellations sont inacceptables, aujourd'hui que l'on sait qu'il ne s'agit pas de cahiers ; l'hypothèse n'était déjà accréditée ni par des évocations du manuscrit, ni par des témoignages. »¹

Ordre des textes

Nous adoptons ici l'ordre de Steve Murphy, qui correspond à celui donné par Demeny dans une lettre à Darzen, datée du 25 octobre 1887 et éditée pour la première fois par J.-J. Lefrère et J.-P. Goujon. Comme pour ce qui concerne le titre, il s'agit d'une solution par défaut : nous n'avons aucune idée du projet de Rimbaud pour cet ensemble de textes.

¹ RIMBAUD Arthur, *Oeuvres complètes, tome I, Poésies*, édition établie par Steve MURPHY, H.Champion, 1999.

Recueil Demeny

Les Réparties de Nina

Deux manuscrits autographes

1. *Ce qui retient Nina*, daté du 15 août 1870, joint à la lettre à Izambard. Ce manuscrit fit partie de la collection Lucien-Graux, puis de celle de Jacques Guérin. Il passa en vente publique en novembre 1998. Il est aujourd'hui conservé dans une privée.
2. *Les Réparties de Nina*, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit des feuillets 2 et 3, recto-verso.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Lot Izambard

Ce qui retient Nina

.....
LUI — Ta poitrine sur ma poitrine,
Hein ? nous irions,
Ayant de l'air plein la narine,
Aux frais rayons

Du bon matin bleu qui vous baigne
Du vin de jour ?...
Quand tout le bois frissonnant saigne
Muet d'amour,

De chaque branche, gouttes vertes,
Des bourgeons clairs,
On sent dans les choses ouvertes
Frémir des chairs ;

Tu plongerais dans la luzerne
Ton blanc peignoir,
Divine avec ce bleu qui cerne
Ton grand œil noir,

Amoureuse de la campagne,
Semant partout,
Comme une mousse de champagne,
Ton rire fou !

Riant à moi, brutal d'ivresse,
Qui te prendrais
Comme cela, — la belle tresse,
Oh !, — qui boirais

Ton goût de framboise et de fraise,
Ô chair de fleur !
Riant au vent vif qui te baise
Comme un voleur,

Au rose églantier qui t'embête
Aimablement...
Comme moi ? petite tête,
C'est bien méchant !

Dix-sept ans ! Tu seras heureuse !
Oh ! les grands prés,
La grande campagne amoureuse !
— Dis, viens plus près !...

— Ta poitrine sur ma poitrine,
Mêlant nos voix,
Lents, nous gagnerions la ravine,
Puis les grands bois !

Puis, comme une petite morte,
Le cœur pâmé,
Tu me dirais que je te porte,
L'œil mi-fermé...

Je te porterais palpitante
Dans le sentier...
L'oiseau filerait son andante,
Joli portier...

Je te parlerais dans ta bouche ;
J'irais, pressant
Ton corps, comme une enfant qu'on couche,
Ivre du sang

Qui coule bleu sous ta peau blanche
Aux tons rosés :
Et te parlant la langue franche...
Tiens !... — que tu sais...

Nos grands bois sentiraient la sève
Et le soleil
Sablerait d'or fin leur grand rêve
Sombre et vermeil !

Le soir ?... Nous reprendrons la route
Blanche qui court
Flânant, comme un troupeau qui broute,
Tout à l'entour...

Nous regagnerions le village
Au demi-noir,
Et ça sentirait le laitage
Dans l'air du soir,

Ça sentirait l'étable, pleine
De fumiers chauds,
Pleine d'un rythme lent d'haleine,
Et de grands dos

Blanchissant sous quelque lumière ;
Et, tout là-bas,
Une vache fienterait, fière,
À chaque pas...

— Les lunettes de la grand-mère
Et son nez long
Dans son missel ; le pot de bière
Cerclé de plomb

Moussant entre trois larges pipes
Qui crânement
Fument : dix, quinze immenses lippes
Qui, tout fumant,

Happent le jambon aux fourchettes
Tant, tant et plus ;
Le feu qui claire les couchettes
Et les bahuts ;

Les fesses luisantes et grasses
D'un gros enfant
Qui fourre, à genoux, dans les tasses,
Son museau blanc

Frôlé par un mufle qui gronde
D'un ton gentil,
Et purlèche la face ronde
Du fort petit ;

Noire, rogue au bord de sa chaise,
 Affreux profil,
Une vieille devant la braise
 Qui fait du fil ;

Que de choses nous verrions, chère,
 Dans ces taudis,
Quand la flamme illumine, claire,
 Les carreaux gris !...

— Puis, petite et toute nichée
 Dans les lilas,
La maison, la vitre cachée,
 Qui rit là-bas...

Tu viendras, tu viendras, je t'aime !
 Ce sera beau!...
Tu viendras, n'est-ce pas? et même...

ELLE — Mais le bureau ?

Liasse Demeny

Les Réparties de Nina

.....
LUI — Ta poitrine sur ma poitrine,
Hein ? nous irions,
Ayant de l'air plein la narine,
Aux frais rayons

Du bon matin bleu, qui vous baigne
Du vin de jour ?...
Quand tout le bois frissonnant saigne
Muet d'amour

De chaque branche, gouttes vertes,
Des bourgeons clairs,
On sent dans les choses ouvertes
Frémir des chairs :

Tu plongerais dans la luzerne
Ton blanc peignoir,
Rosant à l'air ce bleu qui cerne
Ton grand œil noir,

Amoureuse de la campagne,
Semant partout,
Comme une mousse de champagne,
Ton rire fou :

Riant à moi, brutal d'ivresse,
Qui te prendrais
Comme cela, — la belle tresse,
Oh ! — qui boirais

Ton goût de framboise et de fraise,
Ô chair de fleur !
Riant au vent vif qui te baise
Comme un voleur,

Au rose églantier qui t'embête
Aimablement :
Riant surtout, ô folle tête,
À ton amour !...

.....
— Ta poitrine sur ma poitrine,
Mélant nos voix,
Lents, nous gagnerions la ravine,
Puis les grands bois !...

Puis, comme une petite morte,
Le cœur pâmé,
Tu me dirais que je te porte,
L'œil mi-fermé...

Je te porterais, palpitante,
Dans le sentier :
L'oiseau filerait son andante :
Au Noisetier...

Je te parlerais dans ta bouche ;
J'irais, pressant
Ton corps, comme une enfant qu'on couche,
Ivre du sang

Qui coule, bleu, sous ta peau blanche
Aux tons rosés :
Et te parlant la langue franche...
Tiens !... — que tu sais...

Nos grands bois sentiraient la sève,
Et le soleil
Sablerait d'or fin leur grand rêve
Vert et vermeil.

.....
Le soir ?... Nous reprendrons la route
Blanche qui court
Flânant, comme un troupeau qui broute,
Tout à l'entour

Les bons vergers à l'herbe bleue,
Aux pommiers tors !
Comme on les sent toute une lieue
Leurs parfums forts !

Nous regagnerons le village
Au ciel mi-noir ;
Et ça sentira le laitage
Dans l'air du soir ;

Ça sentira l'étable, pleine
De fumiers chauds,
Pleine d'un lent rythme d'haleine,
Et de grands dos

Blanchissant sous quelque lumière ;
Et, tout là-bas,
Une vache fientera, fière,
À chaque pas...

— Les lunettes de la grand-mère
Et son nez long
Dans son missel ; le pot de bière
Cerclé de plomb,

Moussant entre les larges pipes
Qui, crânement,
Fument : les effroyables lippes
Qui, tout fumant,

Happent le jambon aux fourchettes
Tant, tant et plus :
Le feu qui claire les couchettes
Et les bahuts.
Les fesses luisantes et grasses
D'un gros enfant
Qui fourre, à genoux, dans les tasses,
Son museau blanc

Frôlé par un mufle qui gronde
D'un ton gentil,
Et pourlèche la face ronde
Du cher petit...

.....
Que de choses verrons-nous, chère,
 Dans ces taudis,
Quand la flamme illumine, claire,
 Les carreaux gris !...

— Puis, petite et toute nichée,
 Dans les lilas
Noirs et frais : la vitre cachée,
 Qui rit là-bas...

Tu viendras, tu viendras, je t'aime !
 Ce sera beau.
Tu viendras, n'est-ce pas, et même...

ELLE — Et mon bureau ?

Recueil Demeny

Vénus Anadyomène

Deux manuscrits autographes

1. *Vénus Anadyomène*, daté du 27 juillet 1870, appartenant au lot Izambard. En 1885, ce manuscrit fut prêté à Verlaine pour la publication des *Œuvres complètes* chez Vanier, en même temps que 6 autres textes. Après utilisation, l'éditeur rechigna à restituer les pièces. On dut faire intervenir un commissaire de police. *Vénus Anadyomène* fut déclaré perdu. Sans doute à cause de l'épouse Vanier, qui avait la vente facile des archives de son mari. Il fallut attendre pas moins de 50 ans pour voir réapparaître le manuscrit dans la collection du libraire Henri Matarasso, puis dans celle de Jacques Guérin. Il fut mis en vente en novembre 1998 et acheté par un collectionneur privé.
2. *Vénus Anadyomène*, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillets 5, recto.

Première publication

Mercur de France, 1^{er} novembre 1891.

Lot Izambard

Vénus Anadyomène

Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Montrant des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent, le dos court qui rentre et qui ressort.
— La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;
Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement. — On remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;
— Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Liasse Demeny

Vénus Anadyomène

Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible étrangement ; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;
— Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Recueil Demeny

Morts de Quatre-vingt douze...

Un manuscrit autographe

Morts de Quatre-vingt-douze..., daté du 3 septembre 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 5, verso, au dos de *Vénus Anadyomène*.

Concernant la date indiquée par Rimbaud, elle est contredite par le témoignage d'Izambard. D'après lui, en effet, il lui aurait déjà remis une copie du texte le 18 juillet 1870. Cela semble plausible : le contexte du poème est une réponse à un article patriotique de Paul de Cassagnac paru le 16 juillet 1870 dans *Le Pays* (journal bonapartiste), au lendemain de la déclaration de guerre contre la Prusse.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Liasse Demeny

Morts de Quatre-vingt-douze...

« ... Français de soixante-dix, bonapartistes, républicains,
souvenez-vous de vos pères en 92, etc. »

.....

Paul de CASSAGNAC.

— Le Pays —

Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize,
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,
Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse
Sur l'âme et sur le front de toute humanité ;

Hommes extasiés et grands dans la tourmente,
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons,
Ô Soldats que la Mort a semés, noble Amante,
Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons ;

Vous dont le sang lavait toute grandeur salie,
Morts de Valmy, Morts de Fleurus, Morts d'Italie,
Ô million de Christs aux yeux sombres et doux ;

Nous vous laissions dormir avec la République,
Nous, courbés sous les rois comme sous une trique :
— Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous !

Fait à Mazas, 3 septembre 1870.

Recueil Demeny

Première Soirée

Deux manuscrits autographes, et une version imprimée

1. *Comédie en trois baisers*, non daté, appartenant au lot Izambard. En 1885, ce manuscrit fut prêté à Verlaine pour la publication des *Œuvres complètes* chez Vanier, en même temps que 6 autres textes. Après utilisation, l'éditeur rechigna à restituer les pièces. On dut faire intervenir un commissaire de police. Il fallut attendre pas moins de 50 ans pour voir réapparaître le manuscrit dans la collection du libraire Henri Matarasso, puis dans celle de Jacques Guérin. Il fut mis en vente en novembre 1998 et acheté par un collectionneur privé.
2. *Trois baisers*, publié le 13 août 1870 dans le journal satirique *La Charge*. L'autographe fourni par Rimbaud pour cette publication fut très probablement jeté, comme c'était l'usage.
3. *Première Soirée*, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 7, recto-verso.

Première publication

(version 2) *La Charge*, 13 août 1870.

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Lot Izambard

Comédie en trois baisers

Elle était fort déshabillée,
— Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres penchaient leur feuillée :
Malinement, tout près, tout près...

Assise sur ma grande chaise,
Mi-nue, elle joignait les mains :
Sur le plancher frissonnaient d'aise
Ses petits pieds si fins, si fins...

— Je regardai, couleur de cire
Un petit rayon buissonnier
Papillonner comme un sourire
Sur son beau sein, — mouche au rosier...

— Je baisai ses fines chevilles :...
— Elle eut un long rire très mal
Qui s'égrenait en claires trilles,
— Une risure de cristal...

Les petits pieds sous la chemise
Se sauvèrent ... "Veux-tu finir !"

— La première audace permise,
Le rire feignait de punir !...

— Pauvrets palpitant sous ma lèvre,
Je baisai doucement ses yeux :
— Elle jeta sa tête mièvre
En arrière ... "Ô !... C'est encor mieux !..."

— "Monsieur, ... j'ai deux mots à te dire..."
— Je lui jetai le reste au sein
Dans un baiser, — qui la fit rire
D'un bon rire qui voulait bien...

— Elle était fort déshabillée
Ce soir ... — les arbres indiscrets
Aux vitres penchaient leur feuillée,
Malinement, tout près, tout près.

Imprimé *La Charge*

Trois baisers

Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres penchaient leur feuillée
Malignement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,
Mi-nue, elle joignait les mains.
Sur le plancher frissonnaient d'aise
Ses petits pieds si fins, si fins.

— Je regardai, couleur de cire,
Un petit rayon buissonnier
Papillonner comme un sourire
À son sein blanc, — mouche au rosier !

— Je baisai ses fines chevilles.
Elle eut un doux rire brutal
Qui s'égrenait en claires trilles,
Un joli rire de cristal.

Les petits pieds sous la chemise
Se sauvèrent : "Veux-tu finir !"

— La première audace permise,
Elle feignait de me punir !

— Pauvrets palpitants sous ma lèvre,
Je baisai doucement ses yeux :

— Elle jeta sa tête mièvre
En arrière : "Ah ! c'est encor mieux !

Monsieur, j'ai deux mots à te dire..."

— Je lui jetai le reste au sein
Dans un baiser. — Elle eut un rire,
Un bon rire qui voulait bien...

Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres penchaient leur feuillée
Malignement, tout près, tout près.

Liasse Demeny

Première Soirée

— Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malinement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,
Mi-nue, elle joignait les mains.
Sur le plancher frissonnaient d'aise
Ses petits pieds si fins, si fins.

— Je regardai, couleur de cire
Un petit rayon buissonnier
Papillonner dans son sourire
Et sur son sein, mouche au rosier.

— Je baisai ses fines chevilles.
Elle eut un doux rire brutal
Qui s'égrenait en claires trilles,
Un joli rire de cristal.

Les petits pieds sous la chemise
Se sauvèrent : "Veux-tu finir !"

— La première audace permise,
Le rire feignait de punir !

— Pauvrets palpitants sous ma lèvre,
Je baisai doucement ses yeux :
— Elle jeta sa tête mièvre
En arrière : "Oh ! c'est encore mieux !..."

Monsieur, j'ai deux mots à te dire..."

— Je lui jetai le reste au sein
Dans un baiser, qui la fit rire
D'un bon rire qui voulait bien...

— Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malinement, tout près, tout près.

Recueil Demeny

Sensation

Deux manuscrits autographes

1. *Sans titre*, daté du 20 avril 1870, joint à la lettre à Banville du 24 mai 1870.
2. *Sensation*, daté de mars 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 7, verso, à la suite de *Première Soirée*.

Première publication

La Revue indépendante, janvier-février 1889.

Lettre à Banville

x x x

Par les beaux soirs d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais un amour immense entrera dans mon âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

20 avril 1870
A.R.

Liasse Demeny

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Recueil Demeny

Bal des pendus

Deux manuscrits autographes

1. *Bal des pendus*, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée e dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 9, recto-verso.

Concernant la date, d'après le témoignage d'Izambard, le texte pourrait bien dater de février ou avril 1870. C'est à cette époque, en effet, que Rimbaud avait dû rédiger un exercice de parodie intitulé « Charles d'Orléans à Louis XI ».

2. *Bal des pendus*, daté de juin 1870, détenu par Paterné Berrichon. Il l'aurait utilisé pour sa publications des Œuvres complètes, en 1898. Sa localisation actuelle est inconnue.

Première publication

Mercur de France, 1^{er} novembre 1891.

Liasse Demeny

Bal des pendus

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

Messire Belzébuth tire par la cravate
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de savate,
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël !

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles :
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour
Que serraient autrefois les gentes damoiselles,
Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah ! les gais danseurs, qui n'avez plus de panse !
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs !
Hop ! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse !
Belzébuth enragé racle ses violons !

Ô durs talons, jamais on n'use sa sandale !
Presque tous ont quitté la chemise de peau :

Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau :

Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées,
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton :
On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées,
Des preux, raides, heurtant armures de carton.

Hurrah ! la bise siffle au grand bal des squelettes !
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer !
Les loups vont répondant des forêts violettes :
À l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer...

Holà, secouez-moi ces capitans funèbres
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés
Un chapelet d'amour sur leur pâles vertèbres :
Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés !

Oh ! voilà qu'au milieu de la danse macabre
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou
Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre :
Et, se sentant encor la corde raide au cou,

Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque
Avec des cris pareils à des ricanements,

Et, comme un baladin rentre dans la baraque,
Rebondit dans le bal au chant des ossements.

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

Recueil Demeny

Les Effarés

Deux manuscrits autographes, et une copie de Verlaine

1. *Les Effarés*, daté du 20 septembre 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 6, recto-verso.
2. *Les Effarés*, date illisible, envoyé le 20 juin 1871 à Jean Aicard, un jeune poète édité par Lemerre. C'est plutôt étrange car Rimbaud l'avait classé dans sa lettre de mai parmi les « écoliers » ! Cette copie fut aux mains de Henri Matarasso avant d'être achetée par Jacques Guérin en mai 1972. Elle fut mise en vente en novembre 1998.
3. *Les Effarés*, non daté, offert à Verlaine. Fin 1877, celui-ci transmis le manuscrit à *The Gentleman's Magazine*. L'autographe fourni par Verlaine pour cette publication fut très probablement jeté, comme c'était l'usage. On conserve seulement de cette version du poème la copie que Verlaine en fit et qui, après avoir fait partie de la collection Barthou, fut préemptée par la Bibliothèque nationale de France (BnF Na Fr 18895).

Premières publications

The Gentleman's Magazine, Londres, janvier 1878 (à l'initiative de Verlaine, sous le titre *Petits Pauvres*).

Lutèce, 19 octobre 1883 (à l'initiative de Verlaine).

Anthologie des poètes français du XIX^e siècle, Lemerre, 1888 (à l'initiative de Rodolphe Darzens).

Liasse Demeny

Les Effarés

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond

À genoux, cinq petits, — misère ! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise, et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein.

Et quand pendant que minuit sonne,
Façonné, pétillant et jaune,
On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées,
Et les grillons,

Quand ce trou chaud souffle la vie
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres petits pleins de givre !
— Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au grillage, chantant des choses,
Entre les trous,

Mais bien bas, — comme une prière...
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,

— Si fort, qu'ils crèvent leur culotte,
— Et que leur lange blanc tremblote
Au vent d'hiver...

Lettre à Aicard

Les Effarés

À Jean Aicard

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

À genoux, cinq petits, — misère ! —
Regardent le Boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise, et qui l'enfourne
Dans un trou clair :

Ils écoutent le bon Pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air :

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein.

Quand, pour quelque médianoche,
Plein de dorures de brioche
On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle la vie ;
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres petits plein de givre,
Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, et disant des choses,
Entre les trous,

Des chuchotements de prière ;
Repliés vers cette lumière
De ciel rouvert,

Si fort, qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur lange blanc tremblote
Au vent d'hiver.

Copie de Verlaine

Les Effarés

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

À genoux, cinq petits, — misère ! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise, et qui l'enfourne
Dans un trou clair ;

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein.

Quand, pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche,
On sort le pain ;

Quand, sur les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées,
Et les grillons,

Quand ce trou chaud souffle la vie
Ils ont leur âme si ravie,
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au grillage, grognant des choses
Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières,
Et repliés vers ces lumières
Du ciel rouvert,

Si fort, qu'ils crèvent leur culotte,
Et que leur chemise tremblote
Au vent d'hiver.

Recueil Demeny

Roman

Un manuscrit autographe

Roman, daté du 29 septembre 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 13, recto-verso.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Liasse Demeny

Roman

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
— Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
— On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits, — la ville n'est pas loin, —
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

— Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! — On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,
— Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...
— Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.
Vous êtes amoureux. — Vos sonnets La font rire.
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.
— Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire... !

— Ce soir-là,... — vous rentrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks ou de la limonade...
— On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

Recueil Demeny

Rages de César

Un manuscrit autographe

Rages de César, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 15, recto.

Concernant la date, la référence à la défaite de Sedan (2 septembre 1870) et à la captivité de Napoléon III permet de cerner avec plus de précision le moment probable de la rédaction.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891 (avec quelques erreurs de lecture).

Liasse Demeny

Rages de Césars

L'Homme pâle, le long des pelouses fleuries,
Chemine, en habit noir, et le cigare aux dents :
L'Homme pâle repense aux fleurs des Tuileries
— Et parfois son œil terne a des regards ardents...

Car l'Empereur est soûl de ses vingt ans d'orgie !
Il s'était dit : "Je vais souffler la Liberté
Bien délicatement, ainsi qu'une bougie !"
La liberté revit ! Il se sent éreinté !

Il est pris. — Oh ! quel nom sur ses lèvres muettes
Tressaille ? Quel regret implacable le mord ?
On ne le saura pas. L'Empereur a l'œil mort.

Il repense peut-être au Compère en lunettes...
— Et regarde filer de son cigare en feu,
Comme aux soirs de Saint-Cloud, un fin nuage bleu.

Recueil Demeny

Le Mal

Un manuscrit autographe

Le Mal, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 17, recto.

Concernant la date, Steve Murphy pense à août 1870, moment où s'accumulent les défaites de la France dans la guerre contre la Prusse.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Liasse Demeny

Le Mal

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
— Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...

— Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Recueil Demeny

Ophélie

Trois manuscrits autographes

1. *Ophélie*, non daté, appartenant au lot Izambard. Ce manuscrit fit partie de la collection Lucien-Graux, puis de celle de Jacques Guérin. Il passa en vente publique en novembre 1998. Il est aujourd'hui conservé dans une privée.
2. *Ophélie*, daté du 15 mai 1870, joint à la lettre à Banville du 24 mai 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet.
3. *Ophélie*, daté du 29 septembre 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 19, recto-verso.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Lettre à Banville

Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchées en ses longs voiles...
— On entend dans les bois de lointains hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir :
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir...

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle :
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un léger frisson d'aile :
— Un chant mystérieux tombe des astres d'or...

II

Ô pâle Ophélie ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
— C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers, comme un immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
— C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! quel rêve, ô pauvre folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
— Un infini terrible égara ton œil bleu !
.....

III

— Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,

Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter comme un grand lys.

15 mai 1870
Arthur Rimbaud

Liasse Demeny

Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchées en ses longs voiles...
— On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
— Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

Ô pâle Ophélie ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
— Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

— Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

Recueil Demeny

Le Châtiment de Tartuffe

Un manuscrit autographe

Le Châtiment de tartuffe, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 21, recto.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Liasse Demeny

Le Châtiment de Tartufe

Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée,
Un jour qu'il s'en allait, effroyablement doux,
Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée,

Un jour qu'il s'en allait, "Oremus", — un Méchant
Le prit rudement par son oreille benoîte
Et lui jeta des mots affreux, en arrachant
Sa chaste robe noire autour de sa peau moite !

Châtiment !... Ses habits étaient déboutonnés,
Et le long chapelet des péchés pardonnés
S'égrenant dans son cœur, Saint Tartufe était pâle !...

Donc, il se confessait, priait, avec un râle !
L'homme se contenta d'emporter ses rabats...
— Peuh ! Tartufe était nu du haut jusques en bas !

Recueil Demeny

À la Musique

Deux manuscrits autographes

1. *À la Musique*, non daté, appartenant au lot Izambard. En 1885, ce manuscrit fut prêté à Verlaine pour la publication des *Œuvres complètes* chez Vanier, en même temps que 6 autres textes. Après utilisation, l'éditeur rechigna à restituer les pièces. On dut faire intervenir un commissaire de police. Izambard finit par récupérer *À la Musique* quelques temps après. Il fallut attendre pas moins de 50 ans pour voir réapparaître le manuscrit dans la collection de Lucien-Graux, puis dans celle de Jacques Guérin. Il fut mis en vente en novembre 1998 et préempté par la Bibliothèque municipale de Charleville-Mézières.

Concernant la date, d'après le témoignage d'Izambard, le texte pourrait bien dater de juin 1870. C'est à cette époque, en effet, qu'eut lieu une représentation musicale, la *Valse des fifres*, au kiosque à musique de Charleville. Pour Steve Murphy, la rédaction serait un peu ultérieure, peut-être aurait-elle eu lieu en septembre. Il se fonde sur la suppression des allusions antimilitaristes de cette première version. Rimbaud aurait revu son jugement avec la proclamation de la République (4 septembre 1870) et le siège de Paris (19 septembre 1870).

2. *À la Musique*, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 23, recto-verso.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Lot Izambard

À la Musique

Place de la Gare, tous les jeudis soirs, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

— Un orchestre guerrier, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la Valse des fifres :
On voit aux premiers rangs parader le gandin,
Les notaires montrer leurs breloques à chiffres ;

Les rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs :
Les gros bureaux bouffis traînant leurs grosses dames,
Auprès desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames ;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités,
Chacun rayant le sable avec sa canne à pomme,
Fort sérieusement discutent des traités,
Et prisent en argent, mieux que monsieur Prudhomme.

Étalant sur un banc les rondeurs de ses reins
Un bourgeois bienheureux, à bedaine flamande,
Savoure, s'abîmant en des rêves divins,
La musique française et la pipe allemande !

Au bord des gazons verts ricanent les voyous ;
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

— Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,
Sous les verts marronniers les alertes fillettes ;
Elles le savent bien ; et tournent en riant,
Vers moi, leurs grands yeux pleins de choses indiscretes ;

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles :
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,
Le dos divin après les rondeurs des épaules...

Je cherche la bottine ... et je vais jusqu'au bas ;
— Je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres ;
— Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas :
— Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres...

Liasse Demeny

À la Musique

Place de la Gare, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

— L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la Valse des fifres :
— Autour, aux premiers rangs, parade le gandin ;
Le notaire pend à ses breloques à chiffres :

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs :
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames
Auprès desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames ;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,
Fort sérieusement discutent les traités,
Puis present en argent, et reprennent : "En somme !..."

Épatant sur son banc les rondeurs de ses reins,
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins
Déborde — vous savez, c'est de la contrebande ; —

Le long des gazons verts ricanent les voyous ;
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

— Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :
Elles le savent bien ; et tournent en riant,
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses indiscrètes.

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles :
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,
Le dos divin après la courbe des épaules.

J'ai bientôt déniché la bottine, le bas...
— Je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres.
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...
— Et je sens des baisers qui me viennent aux lèvres...

Recueil Demeny

Soleil et chair

Deux manuscrits autographes

1. *Credo in unam*, daté du 29 avril 1870, joint à la lettre à Banville du 24 mai 1870.
2. *Soleil et chair*, daté de mai 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit des feuillets 30, recto et 31, 32 et 33, recto-verso.

Le titre *Soleil et chair* est rajouté au crayon en tête du deuxième feuillet. Sous la signature, au crayon aussi, Rimbaud a écrit en vertical sur l'espace extérieur des feuillets pliés en quatre :

« Je viens vous dire adieu, je ne vous trouve pas chez vous. Je ne sais si je pourrai revenir; je pars demain, dès le matin pour Charleville - j'ai un sauf conduit - Je regrette infiniment de ne pas pouvoir vous dire adieu à vous. Je vous serre la main le plus violemment qu'il m'est possible - Bonne espérance -Je vous écrirai. Vous m'écrirez? pas? Arthur Rimbaud. »

Des mots destinés in extremis à Demeny, alors que venait sans doute de tomber l'injonction maternelle de rentrer. Un feuillet vierge porte l'inscription « Rimbaud (Arthur) 1889 Poems (in french) folios 1-27 », sans doute de la main d'un professeur anglais après que le manuscrit ait quitté les mains de Genonceaux et Darzens et avant qu'il ne parvienne dans la collection de Pierre Dauze.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Lettre à Banville

Credo in unam...

.....
Le soleil, le foyer de tendresse et de vie
Verse l'amour brûlant à la terre ravie ;
Et quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la terre est nubile et déborde de sang ;
Que son immense sein, soulevé par une âme,
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la Femme,
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons !

Et tout vit ! et tout monte !... — Ô Vénus ! ô Déesse !
Je regrette les temps de l'antique jeunesse,
Des Satyres lascifs, des faunes animaux,
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux,
Et dans les nénuphars baisaient la Nymphé blonde !
Je regrette les temps où la sève du monde,
L'eau du fleuve jaseur, le sang des arbres verts,
Dans les veines de Pan mettaient un univers !
Où tout naissait, vivait, sous ses longs pieds de chèvre ;
Où, baisant mollement le vert syrinx, sa lèvre
Murmurait sous le ciel le grand hymne d'amour ;
Où, debout sur la plaine, il entendait autour

Répondre à son appel la Nature vivante ;
Où les arbres muets berçant l'oiseau qui chante,
La Terre berçant l'Homme, et le long fleuve bleu,
Et tous les Animaux aimaient aux pieds d'un Dieu !

Je regrette les temps de la grande Cybèle
Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,
Sur un grand char d'airain les splendides cités !...
Son double sein versait dans les immensités
Le pur ruissellement de la vie infinie
L'Homme suçait, heureux, sa Mamelle bénie,
Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux !

— Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux !

.....

Misère ! maintenant, il dit : Je sais les choses,
Et va les yeux fermés et les oreilles closes !
S'il accepte des dieux, il est au moins un Roi !
C'est qu'il n'a plus l'Amour, s'il a perdu la Foi !
— Oh ! s'il savait encor puiser à ta mamelle,
Grande Mère des Dieux et des Hommes, Cybèle !
S'il n'avait pas laissé l'immortelle Astarté
Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté
Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,
Montra son nombril rose où vint neiger l'écume,

Et fit chanter partout, Déesse aux yeux vainqueurs,
Le Rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs !

.....
Je crois en Toi ! je crois en Toi ! Divine Mère !
Aphrodité marine ! Oh ! la vie est amère,
Depuis qu'un autre dieu nous attelle à sa croix !
Mais c'est toi la Vénus ! c'est en toi que je crois !
— Oui, l'homme est faible et laid, le doute le dévaste ;
Il a des vêtements parce qu'il n'est plus chaste,
Parce qu'il a sali son fier buste de Dieu,
Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,
Son corps Olympien aux servitudes sales !
Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles
Il veut vivre, insultant la première Beauté !
Et l'Idole où tu mis tant de virginité,
Où tu divinisas notre argile, la Femme,
Afin que l'Homme pût éclairer sa pauvre âme
Et monter lentement dans un immense amour
De la prison terrestre à la beauté du jour ;
— La Femme ne sait plus faire la courtisane !...
— C'est une bonne farce, et le monde ricane
Au nom doux et sacré de la grande Vénus !
.....
Oh ! les temps reviendront ! les temps sont bien venus !
Et l'Homme n'est pas fait pour jouer tous ces rôles !

Au grand jour, fatigué de briser des idoles,
Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux,
Et comme il est du ciel, il scrutera les cieux !...
Tout ce qu'il a de Dieu sous l'argile charnelle,
L'Idéal, la pensée invincible, éternelle,
Montera, montera, brûlera sous son front !
Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,
Contempteur du vieux joug, libre de toute crainte,
Tu viendras lui donner la Rédemption sainte !...
Splendide, radieuse, au sein des grandes mers,
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
L'Amour infini dans un infini Sourire !
Le monde vibrera comme une immense lyre
Dans le frémissement d'un immense baiser !
— Le Monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser !...
.....
Ô ! L'Homme a relevé sa tête libre et fière !
Et le rayon soudain de la beauté première
Fait palpiter le dieu dans l'autel de la chair !
Heureux du bien présent, pâle du mal souffert,
L'Homme veut tout sonder, — et savoir ! La Pensée,
La cavale longtemps, si longtemps oppressée
S'élançe de son front ! Elle saura Pourquoi !...
Qu'elle bondisse libre, et l'Homme aura la Foi !
— Pourquoi l'azur muet et l'espace insondable ?

Pourquoi les astres d'or fourmillant comme un sable ?
Si l'on montait toujours, que verrait-on là-haut ?
Un Pasteur mène-t-il cet immense troupeau
De mondes cheminant dans l'horreur de l'espace ?
Et tous ces mondes-là, que l'éther vaste embrasse,
Vibrent-ils aux accents d'une éternelle voix ?
— Et l'Homme, peut-il voir ? peut-il dire : Je crois ?
La voix de la pensée est-elle plus qu'un rêve ?
Si l'homme naît si tôt, si la vie est si brève,
D'où vient-il ? Sombre-t-il dans l'Océan profond
Des Germes, des Fœtus, des Embryons, au fond
De l'immense Creuset d'où la Mère-Nature
Le ressuscitera, vivante créature,
Pour aimer dans la rose, et croître dans les blés ?...

Nous ne pouvons savoir ! — Nous sommes accablés
D'un manteau d'ignorance et d'étroites chimères !
Singes d'hommes tombés de la vulve des mères,
Notre pâle raison nous cache l'infini !
Nous voulons regarder : — le Doute nous punit !
Le doute, morne oiseau, nous frappe de son aile...
— Et l'horizon s'enfuit d'une fuite éternelle !...

.....
Le grand ciel est ouvert ! les mystères sont morts
Devant l'Homme, debout, qui croise ses bras forts

Dans l'immense splendeur de la riche nature !
Il chante... et le bois chante, et le fleuve murmure
Un chant plein de bonheur qui monte vers le jour !...
— C'est la Rédemption ! c'est l'amour ! c'est l'amour !...
.....
Ô splendeur de la chair ! ô splendeur idéale !
Ô renouveau sublime, aurore triomphale,
Où, courbant à leurs pieds les Dieux et les Héros,
La blanche Kallipyge et le petit Éros
Effleureront, couverts de la neige des roses,
Les femmes et les fleurs sous leurs beaux pieds écloses !
— Ô grande Ariadné, qui jettes tes sanglots
Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,
Ô douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,
Tais-toi : sur son char d'or brodé de noirs raisins,
Lysios, promené dans les champs Phrygiens
Par les tigres lascifs et les panthères rousses,
Le long des fleuves bleus rougit les sombres mousses.
— Zeus, Taureau, sur son cou berce comme un enfant
Le corps nu d'Europè, qui jette son bras blanc
Au cou nerveux du Dieu frissonnant dans la vague...
Il tourne longuement vers elle son œil vague...
Elle laisse traîner sa pâle joue en fleur
Au front du dieu ; ses yeux sont fermés ; elle meurt

Dans un divin baiser, et le flot qui murmure
De son écume d'or fleurit sa chevelure...
— Entre le laurier-rose et le lotus jaseur
Glisse amoureusement le grand cygne rêveur
Embrassant la Lédæ des blancheurs de son aile...
— Et tandis que Cypris passe, étrangement belle,
Et, cambrant les rondeurs splendides de ses reins,
Étale fièrement l'or de ses larges seins,
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire ;
Héraclès, le Dompteur, et, comme d'une gloire,
Couvrant son vaste corps de la peau du lion,
S'avance, front terrible et doux, à l'horizon !...

Par la lune d'été vaguement éclairée,
Debout, nue, et rêvant dans sa pâleur dorée
Que tache le flot lourd de ses longs cheveux bleus,
Dans la clairière sombre où la mousse s'étoile,
La Dryade regarde au ciel mystérieux...
— La blanche Séléné laisse flotter son voile,
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon...
— La source pleure au loin dans une longue extase :
C'est la Nymphé qui rêve, un coude sur son vase
Au beau jeune homme fort que son onde a pressé...
— Une brise d'amour dans la nuit a passé...

Et dans les bois sacrés, sous l'horreur des grands arbres,
Majestueusement debout, les sombres marbres,
Les Dieux au front desquels le bouvreuil fait son nid,
— Les Dieux écoutent l'Homme et le monde infini !...
.....

29 avril 1870
Arthur Rimbaud

Liasse Demeny

Soleil et chair

I

Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la terre ravie,
Et, quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la terre est nubile et déborde de sang ;
Que son immense sein, soulevé par une âme,
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme,
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons !
Et tout croît, et tout monte !

— Ô Vénus, ô Déesse !

Je regrette les temps de l'antique jeunesse,
Des satyres lascifs, des faunes animaux,
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux
Et dans les nénuphars baisaient la Nymphé blonde !
Je regrette les temps où la sève du monde,
L'eau du fleuve, le sang rose des arbres verts
Dans les veines de Pan mettaient un univers !
Où le sol palpait, vert, sous ses pieds de chèvre ;
Où, baisant mollement le clair syrinx, sa lèvre
Modulait sous le ciel le grand hymne d'amour ;
Où, debout sur la plaine, il entendait autour

Répondre à son appel la Nature vivante ;
Où les arbres muets, berçant l'oiseau qui chante,
La terre berçant l'homme, et tout l'Océan bleu
Et tous les animaux aimaient, aimaient en Dieu !

Je regrette les temps de la grande Cybèle
Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,
Sur un grand char d'airain, les splendides cités ;
Son double sein versait dans les immensités
Le pur ruissellement de la vie infinie.
L'Homme suçait, heureux, sa mamelle bénie,
Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux.
— Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux.

Misère ! Maintenant il dit : Je sais les choses,
Et va, les yeux fermés et les oreille closes :
— Et pourtant, plus de dieux ! plus de dieux ! l'Homme est Roi,
L'Homme est Dieu ! Mais l'Amour, voilà la grande Foi !
Oh ! si l'homme puisait encore à ta mamelle,
Grande mère des dieux et des hommes, Cybèle ;
S'il n'avait pas laissé l'immortelle Astarté
Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté
Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,
Montra son nombril rose où vint neiger l'écume,
Et fit chanter, Déesse aux grands yeux noirs vainqueurs,
Le rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs !

II

Je crois en toi ! Je crois en toi ! Divine mère,
Aphrodité marine ! — Oh ! la route est amère
Depuis que l'autre Dieu nous attelle à sa croix ;
Chair, Marbre, Fleur, Vénus, c'est en toi que je crois !
— Oui, l'Homme est triste et laid, triste sous le ciel vaste.
Il a des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste,
Parce qu'il a sali son fier buste de dieu,
Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,
Son corps Olympien aux servitudes sales !
Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles
Il veut vivre, insultant la première beauté !
— Et l'Idole où tu mis tant de virginité,
Où tu divinisas notre argile, la Femme,
Afin que l'Homme pût éclairer sa pauvre âme
Et monter lentement, dans un immense amour,
De la prison terrestre à la beauté du jour,
La Femme ne sait plus même être Courtisane !
— C'est une bonne farce ! et le monde ricane
Au nom doux et sacré de la grande Vénus !

III

Si les temps revenaient, les temps qui sont venus !
— Car l'Homme a fini ! l'Homme a joué tous les rôles !
Au grand jour, fatigué de briser des idoles

Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux.
Et, comme il est du ciel, il scrutera les cieux !
L'idéal, la pensée invincible, éternelle,
Tout le dieu qui vit, sous son argile charnelle,
Montera, montera, brûlera sous son front !
Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,
Contempteur des vieux jugs, libre de toute crainte,
Tu viendras lui donner la Rédemption sainte !
— Splendide, radieuse, au sein des grandes mers
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
L'Amour infini dans un infini sourire !
Le Monde vibrera comme une immense lyre
Dans le frémissement d'un immense baiser !

— Le Monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser.

.....

IV

Ô splendeur de la chair ! ô splendeur idéale !
Ô renouveau d'amour, aurore triomphale
Où, courbant à leurs pieds les Dieux et les Héros,
Kallipyge la blanche et le petit Éros
Effleureront, couverts de la neige des roses,
Les femmes et les fleurs sous leurs beaux pieds écloses !
Ô grande Ariadné, qui jettes tes sanglots

Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,
Ô douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,
Tais-toi ! Sur son char d'or brodé de noirs raisins,
Lysios, promené dans les champs Phrygiens
Par les tigres lascifs et les panthères rousses,
Le long des fleuves bleus rougit les sombres mousses.
— Zeus, Taureau, sur son cou berce comme une enfant
Le corps nu d'Europé, qui jette son bras blanc
Au cou nerveux du Dieu frissonnant dans la vague.
Il tourne lentement vers elle son œil vague ;
Elle, laisse traîner sa pâle joue en fleur
Au front de Zeus ; ses yeux sont fermés ; elle meurt
Dans un divin baiser, et le flot qui murmure
De son écume d'or fleurit sa chevelure.
— Entre le laurier-rose et le lotus jaseur
Glisse amoureusement le grand Cygne rêveur
Embrassant la Léda des blancheurs de son aile ;
— Et tandis que Cypris passe, étrangement belle,
Et, cambrant les rondeurs splendides de ses reins,
Étale fièrement l'or de ses larges seins
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire,
— Héraclès, le Dompteur, qui, comme d'une gloire
Fort, ceint son vaste corps de la peau du lion,
S'avance, front terrible et doux, à l'horizon !

Par la lune d'été vaguement éclairée,
Debout, nue, et rêvant dans sa pâleur dorée
Que tache le flot lourd de ses longs cheveux bleus,
Dans la clairière sombre, où la mousse s'étoile,
La Dryade regarde au ciel silencieux...
— La blanche Séléné laisse flotter son voile,
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon...
— La Source pleure au loin dans une longue extase...
C'est la Nymphé qui rêve, un coude sur son vase,
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé.
— Une brise d'amour dans la nuit a passé,
Et, dans les bois sacrés, dans l'horreur des grands arbres,
Majestueusement debout, les sombres Marbres,
Les Dieux, au front desquels le Bouvreuil fait son nid,
— Les Dieux écoutent l'Homme et le Monde infini !

Recueil Demeny

Le Forgeron

Deux manuscrits autographes

1. *Le Forgeron*, non daté, appartenant au lot Izambard. En 1885, ce manuscrit fut prêté à Verlaine pour la publication des *Œuvres complètes* chez Vanier, en même temps que 6 autres textes. Après utilisation, l'éditeur rechigna à restituer les pièces. On dut faire intervenir un commissaire de police. Il fallut attendre pas moins de 50 ans pour voir réapparaître le manuscrit dans la collection de Lucien-Graux, puis dans celle de Jacques Guérin. Il ne fut pas mis en vente en novembre 1998 avec les autres pièces.
2. *Le Forgeron*, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit des feuillets 25, 26, 27 et 28, recto-verso.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Lot Izambard

Le Forgeron

Tuileries, vers le 20 juin 1792.

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant
D'ivresse et de grandeur, le front large, riant
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour
Que le Peuple était là, se tordant tout autour,
Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.
Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle,
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet,
Et, soumis comme un chien, jamais ne regimbait,
Car ce maraud de forge aux énormes épaules
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles,
Que cela l'empoignait au front, comme cela !

"Donc, Sire, tu sais bien, nous chantions tra la la
Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres :
Le Chanoine au soleil disait ses patenôtres
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or.
Le seigneur, à cheval, passait, sonnait du cor,
Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache,

Nous fouaillaient : hébétés comme des yeux de vache,
Nos yeux ne pleuraient plus ; nous allions, nous allions,
Et quand nous avons mis le pays en sillons,
Quand nous avons laissé dans cette terre noire
Un peu de notre chair... nous avons un pourboire :
— Nous venions voir flamber nos taudis dans la nuit ;
Nos enfants y faisaient un gâteau fort bien cuit !...

"Oh ! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises :
— C'est entre nous ; j'admets que tu me contredises...
Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin
Dans les granges entrer des voitures de foin
Énormes ? De sentir l'odeur de ce qui pousse,
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse ?
De voir les champs de blés, les épis pleins de grain,
De penser que cela prépare bien du pain ?...
— Oui, l'on pourrait, plus fort, au fourneau qui s'allume,
Chanter joyeusement en martelant l'enclume,
Si l'on était certain qu'on pourrait prendre un peu,
Étant homme, à la fin, de ce que donne Dieu !
— Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire !

"Oh! je sais, maintenant ! Moi, je ne peux plus croire,
Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon marteau,
Qu'un homme vienne là, dague sous le manteau

Et me dise : Maraude, ensemence ma terre ;
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,
Me prendre mon garçon comme cela, chez moi !...
— Moi, je serais un homme, et toi tu serais roi,
Tu me dirais : Je veux ! — Tu vois bien, c'est stupide !...
Tu crois que j'aime à voir ta baraque splendide,
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,
Tes palsembleu bâtards tournant comme des paons ?
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles,
Et nous dirions : C'est bien : les pauvres à genoux !...
Nous dorerions ton Louvre en donnant nos gros sous,
Et tu te soûlerais, tu ferais belle fête.
— Et tes Messieurs riraient, les reins sur notre tête !

"Non. Ces saletés-là datent de nos papas !
Oh ! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.
Cette bête suait du sang à chaque pierre...
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout
Avec ses murs lépreux qui nous rappelaient tout
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre !
— Citoyen ! citoyen ! c'était le passé sombre
Qui croulait, qui râlait, quand nous prîmes la tour !
Nous avons quelque chose au cœur comme l'amour :

Nous avons embrassé nos fils sur nos poitrines,
Et, comme des chevaux, en soufflant des narines,
Nous marchions, nous chantions, et ça nous battait là,
Nous allions au soleil, front haut, comme cela,
Dans Paris accourant devant nos vestes sales !...
Enfin ! Nous nous sentions Hommes ! nous étions pâles,
Sire ; nous étions soûls de terribles espoirs,
Et quand nous fûmes là, devant les donjons noirs,
Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,
Les piques à la main ; nous n'eûmes pas de haine :
— Nous nous sentions si forts ! nous voulions être doux !...

.....
.....

"Et depuis ce jour-là, nous sommes comme fous...
Le flot des ouvriers a monté dans la rue,
Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue,
Comme des revenants, aux portes des richards!...
Moi, je cours avec eux assommer les mouchards :
Et je vais dans Paris, le marteau sur l'épaule,
Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle,
Et, si tu me riais au nez, je te tuerais !...
— Puis, tu dois y compter, tu te feras des frais
Avec tes avocats qui prennent nos requêtes
Pour se les renvoyer comme sur des raquettes,
Et, tout bas, les malins ! nous traitent de grands sots !

Pour mitonner des lois, ranger de petits pots
Pleins de menus décrets, de méchantes droguailles,
S'amuser à couper proprement quelques tailles,
Puis se boucher le nez quand nous passons près d'eux,
— Ces chers avocassiers qui nous trouvent crasseux ! —
Pour débiter là-bas des milliers de sornettes
Et ne rien redouter sinon des baïonnettes,
Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats !
Ils embêtent le peuple! Ah ! ce sont là les plats
Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces,
Quand nous cassons déjà les sceptres et les crosses !..."
Puis il le prend au bras, arrache le velours
Des rideaux, et lui montre en bas les larges cours
Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,
La foule épouvantable avec des bruits de houle,
Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer,
Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,
Ses tambours, ses grands cris de halles et de bouges,
Tas sombre de haillons taché de bonnets rouges :
L'Homme, par la fenêtre ouverte, montre tout
Au Roi pâle, suant, qui chancelle debout,
Malade à regarder cela !
 "C'est la Crapule,
Sire ! ça bave aux murs, ça roule, ça pullule...
— Puisqu'ils ne mangent pas, Sire, ce sont les gueux !

— Je suis un forgeron : ma femme est avec eux :
Folle ! Elle vient chercher du pain aux Tuileries :
On ne veut pas de nous dans les boulangeries !...
J'ai trois petits; — Je suis crapule ! — Je connais
Des vieilles qui s'en vont pleurant sous leurs bonnets
Parce qu'on leur a pris leur garçon ou leur fille :
— C'est la crapule. — Un homme était à la Bastille,
D'autres étaient forçats; c'étaient des citoyens
Honnêtes ; libérés, ils sont comme des chiens ;
On les insulte ! alors ils ont là quelque chose
Qui leur fait mal, allez ! c'est terrible, et c'est cause
Que, se sentant brisés, que, se sentant damnés,
Ils viennent maintenant hurler sous votre nez !...
— Crapules : — Là-dedans sont des filles, infâmes
Parce que —, sachant bien que c'est faible, les femmes —
Messeigneurs de la cour, que ça veut toujours bien, —
Vous leur avez sali leur âme, comme rien !
Vos belles, aujourd'hui, sont là : — C'est la Crapule...
.....
"Oh ! tous les malheureux, tous ceux dont le dos brûle
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,
Et dans ce travail-là sentent crever leur front,
Chapeau bas, mes bourgeois ! Oh ! ceux-là, sont les hommes !
— Nous sommes Ouvriers, Sire ! Ouvriers ! — nous sommes
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,

Où l'homme forgera du matin jusqu'au soir,
Où, lentement vainqueur, il soumettra les choses,
Poursuivant les grands buts, cherchant les grandes causes,
Et montera sur Tout, comme sur un cheval !
Oh ! nous sommes contents, nous aurons bien du mal !
— Tout ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être terrible.
Nous prendrons nos marteaux, nous passerons au crible
Tout ce que nous savons : puis, Frères, en avant !...
— Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant
De vivre simplement, ardemment, sans rien dire
De mauvais, travaillant sous l'auguste sourire
D'une femme qu'on aime avec un noble amour !
Et l'on travaillerait fièrement tout le jour,
Écoutant le devoir comme un clairon qui sonne :
Et l'on se trouverait fort heureux, et personne,
Oh ! personne ! surtout, ne vous ferait plier !...
On aurait un fusil au-dessus du foyer...
.....
.....
"Oh ! mais l'air est tout plein d'une odeur de bataille !
Que te disais-je donc ? Je suis de la canaille !

Liasse Demeny

Le Forgeron

Palais des Tuileries, vers le 10 août 92.

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant
D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour
Que le Peuple était là, se tordant tout autour,
Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.
Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle,
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet,
Et, soumis comme un chien, jamais ne regimbait,
Car ce maraud de forge aux énormes épaules
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles,
Que cela l'empoignait au front, comme cela !

"Or, tu sais bien, Monsieur, nous chantions tra la la
Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres :
Le Chanoine au soleil filait des patenôtres
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or.
Le Seigneur, à cheval, passait, sonnait du cor
Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache

Nous fouaillaient. — Hébétés comme des yeux de vache,
Nos yeux ne pleuraient plus ; nous allions, nous allions,
Et quand nous avons mis le pays en sillons,
Quand nous avons laissé dans cette terre noire
Un peu de notre chair... nous avons un pourboire :
On nous faisait flamber nos taudis dans la nuit ;
Nos petits y faisaient un gâteau fort bien cuit.

..."Oh ! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises,
C'est entre nous. J'admets que tu me contredises.
Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin
Dans les granges entrer des voitures de foin
Énormes ? De sentir l'odeur de ce qui pousse,
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse ?
De voir des blés, des blés, des épis pleins de grain,
De penser que cela prépare bien du pain ?...
Oh ! plus fort, on irait, au fourneau qui s'allume,
Chanter joyeusement en martelant l'enclume,
Si l'on était certain de pouvoir prendre un peu,
Étant homme, à la fin ! de ce que donne Dieu !
— Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire !

"Mais je sais, maintenant ! Moi, je ne peux plus croire,
Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon marteau,
Qu'un homme vienne là, dague sur le manteau,

Et me dise : Mon gars, ensemence ma terre ;
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,
Me prendre mon garçon comme cela, chez moi !
— Moi, je serais un homme, et toi, tu serais roi,
Tu me dirais : Je veux !... — Tu vois bien, c'est stupide.
Tu crois que j'aime voir ta baraque splendide,
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,
Tes palsembleu bâtards tournant comme des paons :
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles,
Et nous dirons : C'est bien : les pauvres à genoux !
Nous dorerons ton Louvre en donnant nos gros sous !
Et tu te souleras, tu feras belle fête.
— Et ces Messieurs riront, les reins sur notre tête !

"Non. Ces saletés-là datent de nos papas !
Oh ! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.
Cette bête suait du sang à chaque pierre
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout
Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre !
— Citoyen ! citoyen ! c'était le passé sombre
Qui croulait, qui râlait, quand nous prîmes la tour !
Nous avons quelque chose au cœur comme l'amour.

Nous avons embrassé nos fils sur nos poitrines.
Et, comme des chevaux, en soufflant des narines
Nous allions, fiers et forts, et ça nous battait là...
Nous marchions au soleil, front haut, — comme cela, —
Dans Paris ! On venait devant nos vestes sales.
Enfin ! Nous nous sentions Hommes ! Nous étions pâles,
Sire, nous étions soûls de terribles espoirs :
Et quand nous fûmes là, devant les donjons noirs,
Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,
Les piques à la main ; nous n'eûmes pas de haine,
— Nous nous sentions si forts, nous voulions être doux !

.....
.....

"Et depuis ce jour-là, nous sommes comme fous !
Le tas des ouvriers a monté dans la rue,
Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue
De sombres revenants, aux portes des richards.
Moi, je cours avec eux assommer les mouchards :
Et je vais dans Paris, noir, marteau sur l'épaule,
Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle,
Et, si tu me riais au nez, je te tuerais !
— Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais
Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes
Pour se les renvoyer comme sur des raquettes
Et, tout bas, les malins ! se disent : " Qu'ils sont sots ! "

Pour mitonner des lois, coller de petits pots
Pleins de jolis décrets roses et de droguailles,
S'amuser à couper proprement quelques tailles,
Puis se boucher le nez quand nous marchons près d'eux,
— Nos doux représentants qui nous trouvent crasseux ! —
Pour ne rien redouter, rien, que les baïonnettes...,
C'est très bien. Foin de leur tabatière à sornettes !
Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats
Et de ces ventres-dieux. Ah ! ce sont là les plats
Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces,
Quand nous brisons déjà les sceptres et les crosses !..."

.....
Il le prend par le bras, arrache le velours
Des rideaux, et lui montre en bas les larges cours
Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,
La foule épouvantable avec des bruits de houle,
Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer,
Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,
Ses tambours, ses grands cris de halles et de bouges,
Tas sombre de haillons saignant de bonnets rouges :
L'Homme, par la fenêtre ouverte, montre tout
Au roi pâle et suant qui chancelle debout,
Malade à regarder cela !

"C'est la Crapule,
Sire. Ça bave aux murs, ça monte, ça pullule :

— Puisqu'ils ne mangent pas, Sire, ce sont des gueux !
Je suis un forgeron : ma femme est avec eux,
Folle ! Elle croit trouver du pain aux Tuileries !
— On ne veut pas de nous dans les boulangeries.
J'ai trois petits. Je suis crapule. — Je connais
Des vieilles qui s'en vont pleurant sous leurs bonnets
Parce qu'on leur a pris leur garçon ou leur fille :
C'est la crapule. — Un homme était à la Bastille,
Un autre était forçat : et tous deux, citoyens
Honnêtes. Libérés, ils sont comme des chiens :
On les insulte ! Alors, ils ont là quelque chose
Qui leur fait mal, allez ! C'est terrible, et c'est cause
Que se sentant brisés, que, se sentant damnés,
Ils sont là, maintenant, hurlant sous votre nez !
Crapule. — Là-dedans sont des filles, infâmes
Parce que, — vous saviez que c'est faible, les femmes —
Messeigneurs de la cour, — que ça veut toujours bien, —
Vous leur avez craché sur l'âme, comme rien !
Vos belles, aujourd'hui, sont là. C'est la crapule.
.....
"Oh ! tous les Malheureux, tous ceux dont le dos brûle
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,
Qui dans ce travail-là sentent crever leur front...
Chapeau bas, mes bourgeois ! Oh ! ceux-là, sont les Hommes !
Nous sommes Ouvriers, Sire ! Ouvriers ! Nous sommes

Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,
Chasseur des grands effets, chasseur des grandes causes,
Où, lentement vainqueur, il domptera les choses
Et montera sur Tout, comme sur un cheval !
Oh ! splendides lueurs des forges ! Plus de mal,
Plus ! — Ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être terrible :
Nous saurons ! — Nos marteaux en main, passons au crible
Tout ce que nous savons : puis, Frères, en avant !
Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant
De vivre simplement, ardemment, sans rien dire
De mauvais, travaillant sous l'auguste sourire
D'une femme qu'on aime avec un noble amour :
Et l'on travaillerait fièrement tout le jour,
Écoutant le devoir comme un clairon qui sonne :
Et l'on se sentirait très heureux ; et personne,
Oh ! personne, surtout, ne vous ferait ployer !
On aurait un fusil au-dessus du foyer...
.....
"Oh ! mais l'air est tout plein d'une odeur de bataille.
Que te disais-je donc ? Je suis de la canaille !
Il reste des mouchards et des accapareurs.
Nous sommes libres, nous ! Nous avons des terreurs
Où nous nous sentons grands, oh ! si grands ! Tout à l'heure
Je parlais de devoir calme, d'une demeure...

Regarde donc le ciel ! — C'est trop petit pour nous,
Nous crèverions de chaud, nous serions à genoux !
Regarde donc le ciel ! — Je rentre dans la foule,
Dans la grande canaille effroyable, qui roule,
Sire, tes vieux canons sur les sales pavés :
— Oh ! quand nous serons morts, nous les aurons lavés
— Et si, devant nos cris, devant notre vengeance,
Les pattes des vieux rois mordorés, sur la France
Poussent leurs régiments en habits de gala,
Eh bien, n'est-ce pas, vous tous ? Merde à ces chiens-là !"

.....
— Il reprit son marteau sur l'épaule.

La foule

Près de cet homme-là se sentait l'âme soûle,
Et, dans la grande cour, dans les appartements,
Où Paris haletait avec des hurlements,
Un frisson secoua l'immense populace.
Alors, de sa main large et superbe de crasse,
Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front !

Recueil Demeny

Rêvé pour l'hiver

Un manuscrit autographe

Rêvé pour l'hiver, daté du 7 octobre 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 43, recto.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Liasse Demeny

Rêvé pour l'hiver

À *** Elle,

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose

Avec des coussins bleus.

Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose

Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,

Grimacer les ombres des soirs,

Ces monstruosité hargneuses, populace

De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...

Un petit baiser, comme une folle araignée,

Te courra par le cou...

Et tu me diras : "Cherche !" en inclinant la tête,

— Et nous prendrons du temps à trouver cette bête

— Qui voyage beaucoup...

En wagon, le 7 octobre 1870.

Recueil Demeny

Ma Bohême

Un manuscrit autographe

Ma Bohême, non daté, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Il fut donc très probablement recopié en septembre 1870. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 47, recto.

Concernant la date, la rédaction du texte remonte très probablement à octobre 1870. En effet, le thème abordé incite à placer ce texte dans la série de poèmes belges (les 7 derniers du *Recueil Demeny*). En effet, c'est le moment où Rimbaud est en fugue. Il a quitté Charleville le 2 octobre 1870, pour arriver à Douai le 11.

Première publication

La Revue indépendante, janvier-février 1889.

Liasse Demeny

Ma Bohême

(Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal :
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
— Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Recueil Demeny

Le Buffet

Un manuscrit autographe

Le Buffet, daté d'octobre 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 45, recto.

Première publication

Anthologie des poètes français du XIX^e siècle, t. IV, Lemerre, 1888.

Liasse Demeny

Le Buffet

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand-mère où sont peints des griffons ;

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

— Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Recueil Demeny

L'Éclatante Victoire de Sarrebrück

Un manuscrit autographe

L'Éclatante Victoire de Sarrebrück, daté d'octobre 1870, figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 41, recto.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Liasse Demeny

L'Éclatante Victoire de Sarrebrück,

— remportée aux cris de Vive l'Empereur !

Gravure belge brillamment coloriée, se vend à Charleroi, 35 centimes.

Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose
Bleue et jaune, s'en va, raide, sur son dada
Flamboyant ; très heureux, — car il voit tout en rose,
Féroce comme Zeus et doux comme un papa ;

En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste
Près des tambours dorés et des rouges canons
Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste,
Et, tourné vers le Chef, s'étourdit de grands noms !

A droite, Dumanet, appuyé sur la crosse
De son chassepot, sent frémir sa nuque en brosse,
Et : "Vive l'Empereur !!" — Son voisin reste coi...

Un schako surgit, comme un soleil noir... — Au centre,
Boquillon rouge et bleu, très naïf, sur son ventre
Se dresse, et, — présentant ses derrières — : " De quoi ?..."

Recueil Demeny

La Maline

Un manuscrit autographe

La Maline, daté d'octobre 1870 (avec la précision « Charleroi »), figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 39, recto.

Première publication

Le Reliquaire, Genonceaux éditeur, novembre 1891.

Liasse Demeny

La Maline

Dans la salle à manger brune, que parfumait
Une odeur de vernis et de fruits, à mon aise
Je ramassais un plat de je ne sais quel met¹
Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise.

En mangeant, j'écoutais l'horloge, — heureux et coi.
La cuisine s'ouvrit avec une bouffée,
— Et la servante vint, je ne sais pas pourquoi,
Fichu moitié défait, malinement coiffée

Et, tout en promenant son petit doigt tremblant
Sur sa joue, un velours de pêche rose et blanc,
En faisant, de sa lèvre enfantine, une moue,

Elle arrangeait les plats, près de moi, pour m'aiser ;
— Puis, comme ça, — bien sûr, pour avoir un baiser, —
Tout bas : "Sens donc, j'ai pris une froid sur la joue..."

Recueil Demeny

Au Cabaret-Vert

Un manuscrit autographe

Au Cabaret-Vert, daté d'octobre 1870 (avec la précision « Charleroi »), figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 37.

Première publication

La Revue d'aujourd'hui, 15 mars 1890.

Liasse Demeny

Au Cabaret-Vert

cinq heures du soir

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.
— Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai les sujets très naïfs
De la tapisserie. — Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

— Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure ! —
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, — et m'emplit la chope immense, avec sa mousse
Que dorait un rayon de soleil arriéré.

Recueil Demeny

Le Dormeur du val

Un manuscrit autographe

Le Dormeur du val, daté d'octobre 1870 (avec la précision « Charleroi »), figurant dans les feuillets de la liasse Demeny. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la British Library de Londres. Il fait partie de la Collection Stefan Sweig (n°181). C'est cette version du poème qui est utilisée dans les éditions les plus courantes. Il s'agit du feuillet 35, recto.

Première publication

Anthologie des poètes français du XIX^e siècle, t. IV, Lemerre, 1888.

Liasse Demeny

Le Dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Cette édition est proposée par le site www.arthurrimbaud.be.

RIMBARTBAUD, Bruxelles, juillet 2008.

Nous commençons cette édition par une présentation générale du *Recueil Demeny*, faisant état du contexte de la rédaction et du cheminement global des feuillets. Nous précisons le choix du titre et l'ordre des textes, tout en tenant compte des variantes.

Pour chaque poème répertorié, nous proposons une notice explicative et des mentions systématiques : histoire codicologique individuelle, référence localisée du ou des manuscrit/s et rapport de la première publication, en revue ou en recueil.

Cette édition numérique se veut être un outil pratique mis à la disposition de tous. Elle a été imaginée et élaborée sur base des éditions traditionnelles, mais surtout sur base des récents travaux de Steve Murphy, spécialiste de la poésie française du 19^{ème} siècle et professeur à l'Université Rennes 2 Haute Bretagne. Nos sources principales en la matière sont :

RIMBAUD Arthur, *Oeuvres complètes, tome I, Poésies*, édition établie par Steve MURPHY, H.Champion, 1999. et *Oeuvres complètes, tome IV, Fac-similés*, édition établie par Steve MURPHY, Champion, 2002.

Certains manuscrits sont disponibles sur le site en *.jpg. Ils sont reproduits de : RIMBAUD Arthur, *L'Oeuvre intégrale manuscrite*, édition établie par JEANCOLAS Claude, Paris, Textuel, 2004.